

Je suis tombée

Nicolas Charette

Numéro 16, automne 2008

Du pet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charette, N. (2008). Je suis tombée. *Contre-jour*, (16), 81–87.

Je suis tombée

Nicolas Charette

Mon père fumait ses cigares au vin Old Port. Il regardait la route avec sérieux et ses sourcils étaient toujours un peu froncés, comme s'il calculait quelque chose, un contrat ou la distance à parcourir. Ma mère scrutait le paysage, commentant parfois un aspect de celui-ci. « Oh ! Des vaches ! Regarde ! » « Tiens... Regarde le ciel là-bas ; regarde le nuage comme il a une drôle de forme... » Et mon père répondait oui, vaguement, comme interrompu dans quelque supputation. J'avais 11 ans. C'était à l'époque où je ne m'endormais pas encore quand nous allions en voiture quelque part.

Je n'avais alors jamais vu cette partie de Lanaudière, avec ces vastes champs que de grands vents brossaient et où les chaumes se hérissaient à perte de vue, en un grand frisson. Les maisons des fermiers étaient soit en pierres des champs soit peintes en blanc. Il y avait toujours un arbre gigantesque devant chacune d'elles. Un chêne, un érable, parfois un bouleau. De vieilles clôtures en troncs de cèdre délimitaient les pelouses et la route, et les arbustes, près des balcons, étaient enveloppés de jute,

prêts pour l'hiver. « Oh ! Regarde la belle maison ! », avait dit ma mère en pointant l'une d'entre elles. « Ça doit valoir une petite fortune, avec ce gros terrain-là... », avait dit mon père en crachant la fumée de son cigare à travers la mince fente de la vitre abaissée. Ça sentait quand même, mais ça ne nous dérangeait pas. Plus personne n'a parlé et nous avons regardé dehors. Il faisait soleil.

*

J'avais terminé mes deux Big Mac et je mangeais mes frites devant mes parents. Mon père lisait l'horoscope. Ma mère tirait sur la paille de son gobelet de cola, le regard obliquant vers mon père, puis vers moi, puis vers le journal, puis vers mon père de nouveau. Elle a posé son gobelet, puis elle a jeté son regard inquiet sur moi pendant une seconde. Juste comme j'allais dire « quoi ? », elle s'est retournée vers mon père et lui a demandé quel horoscope il lisait. Il a dit qu'il lisait celui de Marcel, son frère, mais ma mère a dit que c'était impossible, parce que Marcel était poisson et que son horoscope était tout au bas de la page alors que mon père, lui, lisait en haut. Il a regardé ma mère, a expiré profondément, puis a gobé une frite, comme ça, comme si soudainement c'était ça qu'il devait faire, manger une frite. Il la mâchait lentement, les lèvres serrées.

— Tu lisais son horoscope à elle, hein ? qu'elle a demandé.

Mon père n'a rien dit. Il regardait ma mère d'un air fatigué, comme si ce qu'elle avait dit l'avait soudainement exténué. Ma mère a répété sa question. Il a lentement baissé les yeux vers ses frites en gardant le silence. On entendait la voix d'une jeune caissière, au comptoir, commander deux Big Mac à la cuisine, à travers le brouhaha du restaurant, des sons de la caisse enregistreuse, des plateaux qu'on vidait dans les poubelles, des gens qui parlaient et des enfants tapageurs. Mon père regardait ses frites et ma mère le fixait toujours. Elle a jeté un bref coup d'œil sur moi et a de nouveau demandé : « C'est ça ? C'est le sien que tu lisais ? C'est ça ? » J'étais figé. Mon père a levé la tête en soupirant. Il me regardait. Il ne m'avait jamais regardé ainsi. Étrangement, jamais je ne me suis senti aussi

proche de lui qu'à cet instant. Il était là et son regard était tout entier posé sur moi, alors qu'il aurait dû, me semblait-il, être posé sur ma mère. Et moi, je ne savais pas trop où regarder, alors j'ai regardé les frites de mon père. Je me sentais honteux, comme si c'était moi qui cachais des choses. Ma mâchoire commençait à trembler, alors j'ai serré les dents très fort. Je ne voulais pas pleurer. Mon père me regardait toujours.

— Ça ne doit pas être facile, hein, mon grand..., qu'il a dit tout doucement avec un demi-sourire de compassion.

Je l'ai regardé une seconde et n'ai que haussé les épaules, juste un peu, comme pour ne pas remuer mon intérieur, pour ne pas désengorger ce qui s'y obstruait. J'ai regardé les frites à nouveau et j'ai attendu qu'on passe à autre chose, qu'on parte pour le film ou que mon père dise un truc. À côté de nous, une mère a dit à sa fille d'aller jouer dans l'aire de jeu pour enfants parce qu'elle avait terminé son repas. Je l'ai écouté dire cela. « Vas-y pendant que maman finit ses croquettes », qu'avait dit la mère. Et la petite fille avait couru et ouvert les portes vitrées de l'aire de jeu. Et la jeune caissière derrière le comptoir passait encore ses commandes avec allant. Et j'entendais aussi, quelque part derrière moi, le bruit d'une paille qui aspirait le fond d'un gobelet de boisson gazeuse. J'entendais tout cela. Mais mon père, lui, ne disait toujours rien. Il regardait ma mère qui, elle, regardait maintenant les frites, abattue. On aurait dit que l'air passait à peine entre ses lèvres entrouvertes et qu'elle ne respirait plus, qu'elle se vidait de quelque chose. On aurait dit qu'elle se dégonflait.

— Il faudrait y aller... Le film va commencer, a dit mon père en enfilant son manteau avec une lenteur mesurée et réfléchie.

Ma mère n'a pas bougé d'un trait. Mon père s'est levé et a pris son cabaret ; le regard de ma mère stagnait maintenant sur la table. Je me suis levé et j'ai vidé mon cabaret dans la poubelle. Avant de vider le sien, mon père m'a donné le reste de ses frites. J'ai aussi gardé mon orangeade. Ma mère restait assise. Mon père m'a dit d'aller attendre dehors et qu'il viendrait me rejoindre.

*

Ma mère ne portait plus attention au paysage ; elle regardait dehors au loin, très loin. Mon père avait les yeux sur la route. Il avait éteint la radio. Je buvais mon orangeade et mangeais les frites. Je n'avais plus faim, vraiment, mais je les ai terminées tout de même, en regardant ma mère, éteinte, et mon père, étrangement absorbé par sa conduite, par tous les panneaux de signalisation, les arrêts, les feux de circulation, les noms de rue, comme si notre survie en dépendait et que nous étions dans un endroit dangereux. Mais ma mère, elle, continuait de regarder dans le vague, dehors.

Nous avons attendu dans la file de la billetterie sans dire un mot. Les mains dans les poches de son pantalon, mon père chantonnait une mélodie vague et improvisée alors que son regard passait d'une affiche publicitaire de film à une autre. Ma mère, elle, avait les bras croisés et fixait le plancher d'un regard vide. On aurait dit qu'elle avait froid. Lorsque nous sommes enfin entrés dans le cinéma, ma mère est tout de suite allée à la salle de bains et nous a dit qu'elle nous rejoindrait. Je la regardais y entrer lorsque mon père m'a tapé sur l'épaule. « Viens », qu'il m'a dit. « Ça va commencer. »

*

Elle n'était toujours pas revenue de la salle de bains. Je me retournais souvent pour vérifier si elle arrivait dans l'allée du cinéma ou pour voir si elle s'était assise ailleurs. « Elle est où maman ? », que j'ai demandé après les publicités, une fois que le film avait débuté. « T'en fais pas, elle va revenir », qu'il m'a répondu. Pourquoi était-il si calme ? Qu'est-ce qui lui faisait dire qu'elle reviendrait ? Mon père regardait le film, imperturbable. J'avais envie de le questionner davantage, mais les mots restaient pris dans ma gorge.

Le film jouait depuis déjà une heure. Les survivants de l'écrasement d'avion s'apprêtaient à manger les corps des passagers morts. J'étais bouleversé par l'idée de la vie, de la survie, présentée en termes si crus.

Manger le corps d'une autre personne, pour survivre... J'avais mal au ventre, sans doute parce que j'avais trop mangé, mais il y avait autre chose. Quelque chose me tirait du dedans, comme une succion à l'intérieur de moi. Je me retournais sans cesse pour voir si ma mère arrivait. Je faisais cela discrètement, pour ne pas que mon père constate mon émoi. Après tout, n'avait-il pas dit qu'elle reviendrait ? Le regard assuré qu'il portait sur le grand écran ne témoignait-il pas de cette évidence ? Ma mère ne revenait pas. Dans le film *Les survivants*, un des personnages coupait maintenant dans la fesse gelée d'un cadavre à l'aide d'un morceau de verre, en retirait un bout de chair et le mastiquait. Il n'avait pas le choix. C'était ça ou mourir.

Le film était terminé, mais je n'avais pas cette habituelle sensation de soulagement lorsque les personnages s'en sortent. Je gardais en moi la même angoisse. Alors que l'univers du film s'estompait avec le défilement du générique, j'entendais presque mon cœur battre. Il me semblait qu'il allait se pomper lui-même, s'aspirer, s'avalier, et que mon ventre résistait à la succion, qu'il tirait lui aussi de son côté, vers le bas, vers le haut, vers le dehors. Les lumières de la salle se sont allumées et j'ai alors vu que le visage de mon père était plus crispé qu'à l'habitude, que sa mâchoire se serrait en de discrètes contractions musculaires sous ses oreilles, que ses yeux étaient étranglés entre ses joues et ses sourcils. Mais sa bouche restait fermée et ses lèvres, étanches et tendues. Je n'osais pas dire un mot. Je ne savais pas si je le devais. Je ne savais vraiment pas quoi faire. Mon père s'est enfin levé. « Viens, on va aller chercher maman. » Je me suis levé et l'ai suivi. J'avais envie de lui demander s'il savait où elle était, mais je n'ai rien dit parce que je commençais à comprendre qu'il n'en savait rien.

En sortant, mon père m'a dit d'attendre près de la billetterie pendant qu'il irait voir à la salle de bains, mais je l'ai plutôt regardé faire. Quand j'ai vu qu'il allait entrer dans la salle de bains des femmes, j'ai compris que ce qui se passait était grave. Les femmes qui entraient dans la salle de bains regardaient mon père d'un air étrange. Mon père parla à l'une d'entre elles et cette dernière a fait oui de la tête et entra dans la salle de bains. Mon père attendait sur le coin de la porte, balayant du regard le flot des gens qui sortaient des salles de projection. Puis son regard a croisé le mien. Il

a esquissé un triste rictus. Je ne l'ai pas quitté des yeux. Puis la femme est ressortie et a fait non de la tête.

Dehors, le froid humide me pinçait les os. Une fine bruine glacée voilait le ciel. Le grand stationnement du cinéma s'emplissait lentement, de bandes d'amis, de couples, de familles. « C'était bon, hein ? », disait-on. « Oui, j'ai trouvé ça correct... », répondait-on. Comme mon père, je regardais partout autour à la recherche de ma mère. De l'autre côté de la rue, il y avait un *Tim Horton's* et une station d'essence. Peut-être qu'elle était partie prendre un café ? Peut-être voulait-elle revenir à la fin du film et qu'elle n'était qu'en retard ? Non. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose de grave devait s'être produit. Mon père marchait lentement, les sourcils froncés ; il semblait à nouveau absorbé par quelque calcul profond. Il est resté silencieux jusqu'à la mini-fourgonnette. Je me suis assis sur le siège du passager et j'ai continué à regarder partout autour, impatient, angoissé, presque essoufflé. Au signal sonore qui m'informait que ma ceinture n'était pas attachée, il m'a semblé que tout était perdu.

Pourtant à peine sortions-nous du stationnement que nous avons aperçu ma mère sur le trottoir ; elle marchait lentement vers le *Tim Horton's*. J'ai abaissé la fenêtre et j'ai crié « Maman ! » Elle s'est retournée. L'envie de crier son nom à nouveau m'est restée prise dans la gorge. Le manteau de ma mère était déboutonné et tout trempé, comme si elle était tombée dans l'eau. Ses yeux étaient rouges, ses paupières enflées de sanglots. Elle était échevelée. Elle avait l'air d'une femme perdue. Mon père a stoppé le véhicule et s'est penché un peu pour mieux voir ma mère sur le trottoir. « Allez, entre », qu'il lui a dit doucement. Ma mère restait là sans bouger. Elle pleurait. Elle a balbutié quelques choses au sujet d'une chute, qu'elle était tombée ; ses propos étaient inaudibles. « Allez, entre », a répété mon père. Je suis alors sorti du véhicule pour qu'elle s'assoie à l'avant, avec mon père. En s'asseyant, elle a dit : « Ils ont ri de moi... Ils riaient de moi... Je suis tombée... » Sa voix sanglotante était d'une lenteur étrange. On aurait dit une enfant qui sortait d'un cauchemar. Mon père ne disait rien ; il examinait ma mère de haut en bas à la recherche de je ne sais quoi. « Ils étaient méchants... Ils riaient... », qu'elle a larmoyé. Mon père restait muet. « Qui ça, qui riait ? », ai-je demandé, en me penchant

vivement vers elle. « Les adolescents... Je suis tombée dans l'eau et ils ont ri... Ils étaient méchants... », qu'elle a répété vaguement, sans regarder personne, des larmes aux yeux. J'ai croisé le regard de mon père dans le rétroviseur. Il avait une mine compatissante. Je me suis rassis sur mon siège et j'ai regardé ma mère qui sanglotait, le visage maintenant entre les mains. Je l'ai regardé longtemps ; j'avais une grosse boule d'angoisse dans le ventre. Ma mère était perdue.

Après une dizaine de minutes, ma mère a cessé de pleurer. Je la regardais toujours. Elle reniflait par moments et son visage avait repris des traits familiers. Tristes, mais familiers. Mais quelque chose m'échappait. Je ne pouvais quitter les yeux de son visage. Une tonne de questions m'assaillaient, à propos de ce qui s'était passé, de l'endroit où elle était tombée, des jeunes qui avaient ri d'elle, mais aussi à propos de mon père, de sa réaction, de l'horoscope... Je regardais les paupières empourprées de ma mère, ses larmes asséchées. Mon père gardait les yeux sur la route, vraisemblablement plongé dans de nouveaux calculs, encore plus complexes, encore plus obscurs et douloureux... J'étais figé là, à les considérer dans leur souffrance, chacun assis dans leur siège.

Juste avant que je ne m'endorme, j'ai entendu la voix de Ginette Reno chanter « L'essentiel ». Mon père venait d'allumer la radio.